

À LA RECHERCHE DE L'AUTHENTICITÉ LA LETTRE ET SON DESTIN LITTÉRAIRE

Rodica STANCIU-CAPOTĂ *

L'authenticité est le «caractère de ce qui est authentique, vrai»[1]. On admet donc, du point de vue linguistique, une équivalence entre l'authentique et le vrai.

En est-il de même pour la littérature? La réponse est difficile à donner, car, appliquée à la littérature, cette équivalence nous met devant une situation ambiguë: la littérature est en soi le résultat d'un travail de création vrai, conscient et acharné, tandis que sa manifestation matérielle peut ou peut ne pas être *vraie*, voire *authentique*. Faisant dès le début la mention que nous allons nous arrêter, dans ce qui suit, seulement sur ce qu'on appelle *sujet* de l'écrit littéraire, nous allons essayer de voir quel a été le rôle de la *lettre*, moyen de communication universel, dans l'économie du texte littéraire français, dans quelle mesure sa présence a constitué un élément d'authenticité au niveau du texte, quelles en ont été les représentations.

Dans la plupart des cas, l'authenticité – réduite au niveau du contenu, du sujet, du thème de l'écrit considéré comme littéraire – se manifeste d'une manière plus ou moins évidente. Des écrits historiques aux écrits fantastiques, toute une myriade de sujets inspirés ou non de la réalité (telle que l'auteur la perçoit) a été présentée aux lecteurs avec ou sans un souci d'authenticité/vraisemblance assumée explicitement par les écrivains. Les lecteurs y cherchent la beauté de l'expression (traduite en termes de résonance entre la forme et le fond, entre le mot et l'idée qu'il exprime) et la possibilité d'évader de leur monde pour pénétrer dans un autre, dans un désir de vivre autre chose que leur propre vie. Somme toute, une fois assumées les conventions de l'écriture/lecture, l'authenticité, en tant que reflet honnête de la réalité, n'y est pour rien dans l'évaluation d'un écrit littéraire. Et pourtant...

Pour certains auteurs, il est important de mettre quelque chose de soi-même dans leurs écrits (sauf le style), de «s'exprimer», de se laisser voir à travers les lignes qu'ils écrivent, l'œuvre étant, selon eux, l'image de son créateur. Bien qu'image déformée par les contraintes de la création littéraire, l'œuvre – même si «fictionnelle» – doit garder, selon eux, le sceau de son créateur, telle la marque des bâtisseurs des cathédrales médiévales. Pour d'autres, au contraire, l'impersonnalisation – le manque de lien avec son auteur – doit être le propre des écrits littéraires. Le *je* est impersonnel ou manque dans ce genre d'écrits. Pour la majorité cependant, le désir de faire crédible, authentique, tout en attirant ainsi les lecteurs avides de *réel*, de *possible*, d'*authentique*, est évident. C'est pourquoi ils emploient *la lettre*. La lettre qui transmet, qui caractérise, qui parodie, qui ironise, la lettre qui renvoie à une réalité difficile à ignorer. Et cela depuis bien longtemps. Qu'est-ce que c'est qu'une lettre? Voilà l'avis d'un spécialiste, Paul Soriano, président de l'IREPP (Institut de Recherches et Prospective Postales):

«La lettre, c'est la littérature, la pensée même, à la portée de chacun. La lettre, la vraie, est un instrument de communication, si on veut, mais au sens "noble" d'une relation interpersonnelle qui n'a pas pour seul objet d'échanger de l'information. Une lettre "communique", au sens où elle permet de mettre en commun des idées et des sentiments. On met de soi, littéralement, dans une lettre et ses mots portent quelque chose de l'être même de l'expéditeur qui se donne à lire et qui, par là donne à penser. Un peu comme un portrait, et mieux encore qu'un portrait, si l'on en croit Sénèque épistolier: "Je vous remercie de m'écrire aussi souvent. Vous vous montrez ainsi à moi de la seule façon qui vous soit possible. Jamais je ne reçois l'une de vos lettres, qu'aussitôt nous ne soyons réunis. Si les portraits de nos amis absents nous sont

* Maître de conférences, Département des Langues Romanes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest

chers, s'ils renouvellent leur souvenir et calment, par une vaine et trompeuse consolation, le regret de l'absence, que les lettres sont donc plus douces, qui nous apportent une image vivante !" (Lettre à Lucilius) » [2]

Dans la littérature, que ce soit la lettre écrite par Gargantua et adressée à son fils (chapitre VIII de Pantagruel), en fait un discours humaniste, ou les lettres d'Astrée et de la Princesse de Clèves, dont le rôle est de faire progresser l'intrigue des romans, la lettre favorise l'apparition d'une nouvelle forme d'énonciation au niveau de l'économie romanesque. Elle est écrite à la première personne et au présent, ce qui lui confère un caractère immédiat, permettant une meilleure description des sentiments, des passions, des attitudes, et ouvrant de nouvelles voies et perspectives narratives. Elle s'adresse en même temps à son destinataire déclaré et au lecteur du livre qui la contient.

La lettre, moyen utilisé par les écrivains pour des raisons qui touchent plus ou moins évidemment au problème de l'authenticité au niveau du sujet de l'œuvre littéraire, est un instrument qui permet l'abolissement des distances et l'établissement des relations, relevant de la spontanéité de la communication et du conventionnalisme du discours.

On considère de nos jours que la pratique épistolaire est une des pratiques les plus utilisées au monde, une pratique qui daterait depuis 4000 ans (selon les archéologues). Ce n'est pas une surprise, vu la nécessité organique de l'être humain – entité de corps et d'esprit - de communiquer, de transmettre aux autres ses pensées, ses soucis, ses doutes, ses révélations, dans une inlassable quête de communauté, de pairs, d'identité.

Placée au début en dehors de tout dessein artistique, cette pratique aboutira à un nouveau genre littéraire: la littérature épistolaire, une littérature qui se proclame comme authentique, comme œuvre qui n'est pas uniquement littéraire.

Cette littérature est caractérisée par l'existence de deux types d'écrits: les œuvres de pure fiction et les écrits qui sont proclamés simultanément authentiques et artistiques, les correspondances non fictionnelles.

Pour ce qui est des correspondances fictives, rappelons – pour en marquer au moins l'ancienneté – la *Correspondance* de Cyrano de Bergerac, publiée en 1654 et dont les lettres

sont classées en Lettres Amoureuses, Lettres Satiriques et Lettres Diverses, véritables exercices de style et de préciosité.

Après les lettres incorporées dans les œuvres littéraires, les correspondances fictives, on aboutit aux romans par lettres, «*Les lettres d'une religieuse*» et «*Les liaisons dangereuses*» en sont des exemples classiques. On y table bien sur l'authenticité, d'autant plus que les auteurs se présentent comme «créateur» et respectivement «traducteur» de correspondances qui leur sont parvenues accidentellement !

Le roman par lettres connaîtra plusieurs formes: la correspondance d'un seul personnage (*Oberman* de Senancour), le roman à deux voix (*Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac), le roman «polyphonique» (*Les Liaisons dangereuses* de Laclos). L'histoire littéraire française y ajoute des œuvres célèbres, telles *Les Lettres persanes* (dans lesquelles Montesquieu profite des caractéristiques de ce genre littéraire pour toucher un grand nombre de problèmes qui le préoccupent, comme la justice et la liberté), *Les Provinciales* de Blaise Pascal (un recueil de 18 lettres polémiques). De même *Julie ou La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *La Religieuse* de Diderot et beaucoup d'autres encore.

Mais le genre évolue. Le simple roman épistolaire ne suffit plus aux écrivains qui sont à la recherche de l'authenticité. Mettre leurs mots, leurs idées, leurs conceptions dans la bouche/ sous la plume d'un personnage fictif ne se fait pas sans déformations. Voilà pourquoi leurs propres correspondances sont tantôt ajoutées à bon escient à leurs œuvres (c'est le cas du Cardinal de Retz ou de la Rochefoucauld, en tant que précurseurs), tantôt forment à elles seules leurs œuvres (la *Correspondance* de Madame de Sévigné, par exemple). Les correspondances franchissent la frontière privé/public pour devenir parties composantes des œuvres, pour se destiner à des lectures...littéraires. Elles sont d'ailleurs soumises à bien d'autres contraintes, étant considérées des écrits à part, des écrits «authentiques».

Dans ce contexte, Sophia Antipolis de l'Université de Nice synthétise les différentes définitions de la correspondance non fictionnelle en affirmant que «située au carrefour de l'individuel et du social, la

correspondance non fictionnelle (échangée par des écrivains ou par des anonymes) sera envisagée du point de vue des relations entre valeur et textualité, en privilégiant l'analyse des procédures textuelles qui régissent l'élaboration, la localisation et la transmission des valeurs au sein de la lettre.

Étroitement tributaire de la position sociale, politique, professionnelle du locuteur, sous-tendu par des stratégies argumentatives et modelé par des processus de stéréotypie, le discours épistolaire reflète, critique, construit ou hiérarchise des valeurs (morales, sociales, littéraires, esthétiques, etc.) et/ou des normes qui fondent les rapports entre l'homme et la société.» [3 : 2]

Pour l'illustration de ces propos, nous rappellerons seulement quelques-unes des correspondances célèbres appartenant à de grands écrivains français, correspondances qui s'ajoutent à leurs œuvres littéraires, en les complétant, les explicitant et, pourquoi pas, devenant des écrits littéraires véritables, authentiques: la *Correspondance* de Voltaire (environ dix mille lettres écrites entre 1711 et 1778) avec sept correspondants, la correspondance de Diderot avec Sophie Volland, la correspondance de Balzac avec Madame Hanska (où les déclarations d'amour s'accompagnent du journal de la «Comédie Humaine»), la *Correspondance* de Flaubert (environ trois mille lettres; cette Correspondance lui permet d'acquérir le dédoublement critique essentiel, sur lequel repose son esthétique romanesque. Elle lui

permet aussi d'analyser son travail, «ce travail bien fait, ce dépouillement, cette rigueur [qui] témoigne d'une exigence de lucidité» [4 : 203]), la *Correspondance* de Roger Martin du Gard et André Gide, Roger Martin du Gard et Georges Duhamel, etc.

Il faut bien le reconnaître, l'authenticité est bien assumée dans ces correspondances, le vrai, le réel y étant non seulement représentés, mais justifiant en fait leur valeur artistique. Et nous dirions, comme Livius Ciocârlie, que: «Dacă o singură scrisoare ajunge ca relația literară să se stabilească, un mănunchi de scrisori sau, și mai bine, corespondența de o viață formează întotdeauna, adunată, un roman. Prin forța lucrurilor, corespondența cuprinde durată, prefaceri, creștere ori declin, irosirea trecutului, rupturi. Mai «modern» decît numeroase romane, îndeosebi balzaciene – sau sărac balzaciene, căci Balzac, ca orice scriitor mare, iese de multe ore din tiparul său -, mai modernă, deci, corespondența nu are Sens, - ci doar o mulțime de sensuri risipite -, dar poartă destin». [5: 203]

(«Si une seule lettre suffit pour qu'une relation littéraire s'établisse, une pile de lettres, ou mieux, la correspondance d'une vie constitue toujours, réunie, un roman. Par la force des choses, la correspondance comprend durée, transformations, croissances ou décroissances, gaspillage du temps, ruptures. Plus «moderne» que beaucoup de romans, surtout balzaciens, - ou pauvrement balzaciens, car Balzac, comme tout grand écrivain, sort à maintes reprises de ses propres moules -, plus moderne, donc, la correspondance n'a pas de Sens, - elle n'a qu'une multitude de sens éparpillés -, mais porte un destin».)

RÉFÉRENCES

1. Le Petit Larousse, éd. Larousse, Paris, 1995
2. http://users.skynet.be/pierre.bachy/soriano_lettre.html
3. <http://www.fabula.org/actualites/article215>
4. Bolleme, Geneviève, *La leçon de Flaubert*, Paris, Éditions Juillard, 1964
5. Ciocârlie, Livius, *Mari corespondențe*, București, Editura Cartea Românească, 1981